

Mais, hélas ! cette lutte était vaine.

Il avait suffi, pour que cette transformation s'opérât, que le rude garnement, aux désirs toujours inassouvis, aux caresses brutales, aux violences sans frein, regardât sa victime en plein dans les yeux.

Cette fois, cependant, elle semblait résister au funeste entraînement.

Là moment de franchir le seuil du cabaret, elle s'était subitement arrêtée.

Et c'est avec un geste d'horreur et de dégoût qu'elle s'écria :

— Non, je n'entrerai pas là. C'est trop d'être venue jusqu'à cette porte. Je voulais m'en éloigner et, malgré moi, je me sentais attirée par sa volonté... à lui !... mais c'est la mienne qui sera la plus forte. Je ne veux plus le revoir !... non !... non !... je ne le reverrai pas !

Et elle gagna rapidement le milieu de la rue ; mais, hélas ! pour s'arrêter encore.

Deux sentiments contraires luttèrent dans son cœur : la raison qui lui lisait :

— « Sauve-toi, malheureuse ! »

Et l'amour qui lui criait :

— « Reste ! »

Mais la lutte ne fut pas longue. Les chants redoublant de violence lui rendirent la force et l'énergie qui avaient été si près de l'abandonner.

— Chante, misérable, dit-elle en se tournant vers ce repaire d'ivrognes et de débauchés, enivre-toi, oublie celle dont tu as brisé le cœur, empoisonné la vie, et qui, pour t'échapper, n'a plus qu'une ressource : mourir ! Puisse mon dernier cri de désespoir arriver jusqu'à toi comme une malédiction !

Les deux orphelines étaient trop préoccupées pour qu'Henriette fit grande attention à cette malheureuse qui, se dirigeant vers le cabaret, était passée à quelques pas d'elle.

Louise, au surplus, n'avait cessé d'interroger sa compagne.

— Je n'aperçois pas M. Martin, dit Henriette, mais il y a là, tout près de nous, une jeune femme dont les allures me paraissent étranges, et qui fait peine à voir tant elle est pâle, tant elle a l'air malheureux.

Henriette désignait Marianne qui, épuisée, à bout de forces, venait de tomber sur une borne à quelques pas du banc où Louise avait repris sa place.

— Ah ! mon Dieu, fit Henriette, on dirait qu'elle se trouve mal.

— Il faudrait la secourir... Parle-lui, Henriette, va, ma sœur, va.

Henriette se rapprocha de Marianne, mais elle hésitait ; il est toujours très embarrassant d'offrir ses services à une personne que l'on ne connaît pas et qui ne demande rien.

Elle se décida pourtant.

— Madame, vous paraissez bien fatiguée, bien souffrante.

Pas de réponse.

— Peut-être auriez-vous besoin d'être aidée, secourue, reprit la jeune fille d'un ton attendri.

— Je n'ai besoin de rien ! répondit Marianne d'une façon si brève et si rude Louise, qui l'avait entendue, se leva vivement pour se rapprocher d'Henriette.

— Il y a, dans cette voix quelque chose de sinistre et de fatal, dit-elle à sa sœur !

— La misère a aussi sa fierté, répondit tout bas Henriette.

— La misère ! reprit Louise. Oui peut-être ; mais il s'agit ici, d'autre chose, d'un chagrin profond, d'une souffrance morale... Elle pleure... n'est-ce pas ?

— Oui... oui !... de grosses larmes tombent sur ses mains.

— Va, sœur, essaye encore de savoir...

— Madame, dit Henriette se rapprochant avec Louise, madame, regardez-nous et ayez confiance. Nous ne sommes pas riches... mais si nous pouvions vous venir en aide...

— Je vous l'ai dit déjà, répondit Marianne sans les regarder, je n'ai besoin de rien, parce qu'il y a des douleurs dont rien ne console, des tortures que rien ne soulage, parce que... enfin...

Elle s'était arrêtée ; ce fut Louise qui acheva sa pensée.

— Parce que vous voulez mourir !

— Qui vous a dit cela ? demanda Marianne en relevant la tête.

— Je l'ai compris, je l'ai senti en vous écoutant. Nous autres, aveugles, qu'aucun objet extérieur ne distrait, nous écoutons avec notre âme, avec notre cœur, et le mien entendait les douloureux battements du vôtre.

— Dites-nous vos chagrins, Madame, ajouta Henriette ; peut-être parviendrons-nous à les adoucir.

Marianne regardait les deux sœurs avec une surprise facile à comprendre ; il est si rare de rencontrer des âmes qui deviennent nos souffrances et qui cherchent à les soulager avant même qu'on le leur demande.

La grâce simple et naïve de ces deux jeunes filles, leur voix douce et tendre l'avaient profondément émue.

Elle avait presque honte d'elle-même en présence de ces créatures dont tout révélait la candeur, l'honnêteté.

Et pourtant, elle ne put pas résister au désir qu'elle éprouvait de leur prendre les mains et de les presser dans les siennes.

— Ah ! vous êtes bonnes ! leur dit-elle ; vous ne m'avez jamais vue et vous avez pitié de moi !

Puis elle ajouta, en baissant la tête :

— Hélas ! mieux vaudrait que vous ne m'eussiez jamais rencontrée !...

Elle fit un mouvement pour s'éloigner précipitamment. Henriette la retint.

Mais la malheureuse s'arracha des mains de la jeune fille, en s'écriant avec désespoir :

— Ah ! laissez-moi partir. Ne cherchez pas à me détourner de la pensée fatale qui m'entraîne là... là.

Et d'un geste témoignant d'une énergique résolution, elle montrait la rivière.

Henriette l'avait saisi par le bras.

— Non ! Non ! Restez ! lui dit-elle, restez, au nom du ciel !

Marianne résistait aux supplications des jeunes filles, et faisait de violents efforts pour se dégager.

— Réfléchissez à ce que vous allez faire, je vous en conjure ! dit Henriette en adressant un regard effaré à la malheureuse ! Le suicide est un crime !

— Que Dieu ne pardonne pas ! ajouta l'aveugle en pressant la main qu'elle tenait prisonnière dans les siennes.

Marianne eut un geste de désespoir.

— Vous ne savez pas, s'écria-t-elle, que je suis une misérable indigne de pitié !

Vous ne savez pas que les soldats du guet me poursuivent, qu'ils peuvent retrouver ma trace, qu'ils m'arrêteront !

— Vous arrêter ?

— Oui ; ils m'arrêteront, vous dis-je, car je n'aurais plus la force, ni la volonté de leur échapper, comme je l'ai fait une première fois...

— Mais pourquoi vous poursuit-on ? demanda Henriette avec anxiété.

— Quelle faute avez-vous donc commise ? dit à son tour l'aveugle.

— Ah ! je n'oserai jamais vous le dire ; à vous si bonnes, à vous qui ignorez comment on peut être assez faible, assez lâche, pour succomber aussi ignominieusement...

Puis, baissant la tête, Marianne murmura :

— J'ai volé !

Henriette et Louise jetèrent un cri d'effroi.

— Oui, continua la jeune femme en s'animant, c'est la main d'une voleuse que vous pressez dans votre main... Ah ! ne vous l'avais-je pas dit que vous vous intéressiez à une créature indigne !... J'aurais dû sans hésiter vous avouer toute la vérité... J'aurais dû vous crier : « Laissez-moi mourir pour échapper à la prison qui m'attend, à la domination du misérable qui m'a forcée de commettre un crime odieux... oui, bien odieux, car... si vous saviez !... »

Marianne parlait maintenant d'une voix saccadée, avec une émotion fébrile. Maintenant qu'elle avait commencé sa dou-